

L'EXTRACTIVISME : UNE VALORISATION CONTESTÉE DE L'ÉCOSYSTÈME FORESTIER

Jean-Paul LESCURE et Florence PINTON

Introduction

Depuis quelques années, divers acteurs de la société brésilienne, qu'ils appartiennent aux milieux scientifique, syndical ou politique, ont engagé une polémique sur l'avenir potentiel de l'extractivisme, c'est à dire des activités de collecte en vue d'une commercialisation des produits non ligneux de la forêt. Certains y voient une alternative intéressante pour le développement durable de l'Amazonie, du fait de son faible impact écologique sur le milieu forestier humide (Schwartzman, 1989) et des revenus non négligeables qu'elle peut garantir à une population souvent démunie. D'autres, au contraire, ne retiennent que le manque de rentabilité engendré par ces activités, arguant de son déclin macro-économique global pour condamner cette voie (Homma, 1992). Bien que cette discussion soit loin d'être close, le concept de « réserve extractiviste » a été admis par la classe politique à la fin du gouvernement du président Sarney, et 12 réserves ont été créées ou projetées. Elles totalisent 3 026 550 hectares et intéressent 8 950 familles.

L'essentiel des travaux scientifiques qui sous-tendent l'apparition de ce concept concernent les régions du sud du massif forestier amazonien, dans les Etats de l'Acre et du Rondonia, régions marquées par une forte pression anthropique et une intense spéculation sur les terres désenclavées par la route trans-amazonienne. Ces travaux ont été effectués dans des communautés soutenues par des syndicats ruraux bien organisés et exploitant essentiellement le caoutchouc et la noix du Brésil. Un appui scientifique est donné à certaines de ces réserves dans l'Etat de l'Acre (FUNTAC, 1990). Ces études restent néanmoins partielles et ne prennent en compte que certaines situations, tant sur le plan socio-économique des communautés étudiées que sur le plan écologique de leur environnement. De ce fait, les conclusions qu'elles autorisent ne peuvent être généralisées et la discussion concernant le bien-fondé de ces réserves est, par voie de conséquence, biaisée.

Les études de cas présentées par le groupe ORSTOM/INPA (Pereira et Lescure, 1996; Castro, 1996; Empereire et Pinton, 1996; Sizer, 1996. chapitres 77, 78, 79 et 80 du présent ouvrage) et la réflexion synthétique qui en a été tirée (Lescure *et al.*, 1994) témoignent de recherches menées dans l'Etat d'Amazonas, qui se caractérise par une faible pression anthropique et une disponibilité en terre relativement importante. Elles concernent quatre zones distinctes (figure 76.1) occupées par des communautés sociologiquement différentes: les berges du Rio Solimões dans le cadre d'une communauté indigène acculturée; le lac de Manaquiri, au sud de Manaus, où systèmes inondés (*várzea*) et de terre ferme s'imbriquent et où la production extractive s'oriente vers un produit périssable – le fruit de l'*açaí* – grâce à la proximité du marché de Manaus; le Rio Jaú, affluent du bas Rio Negro, zone déclarée Parc National et vidée en grande partie de ses habitants; le Moyen Rio Negro, région isolée avec une communauté encore largement dominée par les patrons. Elles permettent de soulever quelques points importants généralement occultés dans les polémiques concernant les possibilités de valorisation de cette forme d'utilisation du milieu amazonien.

L'extractivisme: une composante des systèmes traditionnels de production

L'extractivisme ne peut être considéré en dehors de son contexte, le système de production, sans risque de simplification abusive. Traditionnellement en Amazonie, les systèmes de production sont complexes et mettent en jeu différentes activités, chacune se référant à un espace particulier.

L'agriculture se pratique dans un espace où s'imbriquent des parcelles en culture (*roça*) et des friches forestières plus ou moins avancées dans leur processus de régénération (*capoeira*). Pour des raisons de commodité, cet espace est en général proche de l'habitation, le temps de parcours étant inférieur à une heure. Dans le cas où les terres cultivables viendraient à manquer, l'agriculteur peut ouvrir une parcelle en forêt plus éloignée, mais il y construira une petite maison afin de pouvoir y séjourner quelques jours.

L'arboriculture prend place dans des vergers polyspécifiques et multi-stratifiés de type agroforestiers (*pomar*), localisés près des habitations. Ils contiennent généralement une trentaine d'espèces, ce nombre pouvant atteindre la soixantaine si l'on considère le verger au niveau de la communauté et non pas de l'unité familiale (Guillaumet *et al.*, 1990). L'horticulture concerne condiments, plantes médicinales et plantes de décoration. On la pratique à proximité immédiate de la maison, souvent dans des bacs suspendus faits d'anciens canots (*canteiros*). Le petit élevage de poules, canards, porcs, et parfois de moutons ou de bœufs est pratiqué dans le verger ou dans une pâture éventuelle située entre le verger et la zone d'agriculture.

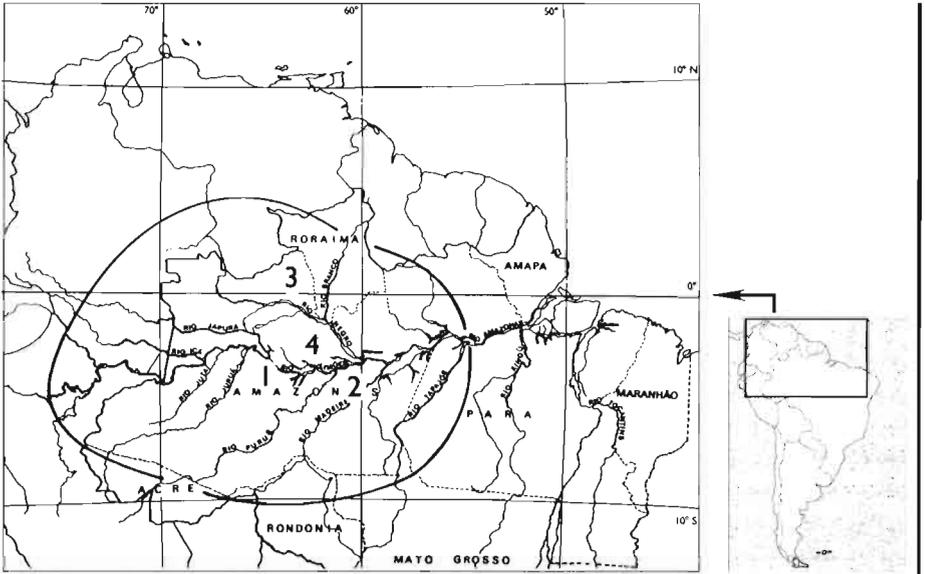
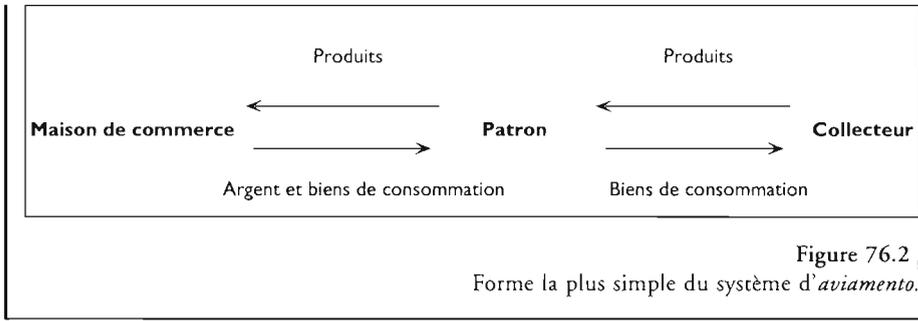


Figure 76.1
Situation des quatre zones d'étude sur l'extractivisme en Amazonie: 1 – Rio Solimões (chapitre 77); 2 – Zone de Manaus (chapitre 78); 3 – Rio Negro Moyen (chapitre 79) et 4 – Parc National de Jaú (chapitre 80). La zone de répartition du palmier açai (*Euterpe precatoria*) est délimitée par la ligne continue.

La chasse s'exerce d'une part dans l'espace agricole où les fruits d'espèces pionnières, les tubercules et les jeunes feuilles attirent le gibier, mais aussi dans la forêt qualifiée de vierge qui peut être soit primaire soit une très ancienne forêt secondaire. La pêche se pratique dans les rivières, fleuves et lacs. La cueillette, qui concerne aussi bien les produits comestibles que ceux à usage technique nécessaires à la subsistance, s'effectue dans les friches forestières de l'espace agricole pour des espèces spontanées comme les *Inga*, ou dans l'espace de la forêt.

L'extractivisme, que nous distinguons de la cueillette par le fait que ses produits seront vendus ou du moins troqués, met en jeu l'espace de la forêt et parfois celui des cultures dans lesquelles les ressources ont été préservées, comme dans le cas de la noix du Brésil.

C'est donc bien la multiplicité des activités qui caractérise le système traditionnel de production. De plus, chacune de ses composantes s'appuie sur une diversité biologique importante: nombreuses espèces cultivées dans les abattis mais surtout grande richesse variétale – principalement au niveau du manioc –, richesse spécifique des vergers, grand nombre d'espèces chassées ou pêchées, diversité des produits végétaux collectés pour les usages familiaux, le troc ou la vente.



S'il est vrai qu'au début du siècle, de nombreux collecteurs, « enchaînés » à leurs patrons, étaient condamnés à ne pratiquer que l'extractivisme, on constate de nos jours que la majorité de la population rurale diversifie ses activités. De ce fait, la compréhension de l'extractivisme contemporain passe obligatoirement par celle de son insertion dans la complexité du système de production.

L'extractivisme, facteur historique de développement de l'Amazonie et d'organisation du système socio-économique

L'extractivisme a été le moteur de l'exploration et du développement du Bassin Amazonien (Santos, 1980). L'exemple le plus connu reste, bien entendu, celui du caoutchouc (Dean, 1987) ; mais il ne saurait faire oublier les nombreux autres produits de la forêt (Lescure et Castro, 1990). Certains, mis en culture ou remplacés par des substituts industriels, sont tombés en désuétude alors que d'autres continuent à être exploités avec des fortunes diverses.

La pratique de l'extractivisme a rapidement entraîné la mise en place d'une organisation du travail au profit des patrons et l'émergence d'un rapport social relativement rigide, caractérisé par une dépendance souvent totale du collecteur vis-à-vis de son patron. La structure de l'échange entre collecteurs et patrons règle la vie quotidienne des populations rurales. Elle est connue au Brésil sous le nom de *aviamento* dont la meilleure traduction en français serait « armement », au sens d'armer un navire. La figure 76.2 schématise l'*aviamento*, du moins sa structure la plus simple.

La maison de commerce, c'est à dire l'exportateur, est en relation avec le marché extérieur à travers des échanges monétaires ; elle avance de l'argent ou parfois des produits de consommation aux patrons. Chacun d'entre eux possède une terre, ou du moins des droits d'exploitation sur une terre et utilise les services de collecteurs qui sont généralement leurs « clients » exclusifs (*freguez*). Le patron avance à son tour au « client » les biens de consommation nécessaires à sa survie et à son travail en forêt, dont il déduira ultérieurement la valeur de celle des produits récoltés. L'ensemble de ces biens constitue le *rancho*. Le solde de l'échange reste en général négatif pour le collecteur qui

demeure endetté vis-à-vis du patron. Mais cette transaction donne au collecteur accès à un « crédit » de marchandises que lui octroie son patron, d'autant plus apprécié qu'il s'effectue dans un cadre géographiquement isolé et un contexte économique inflationniste où la seule possession de papier monnaie ne permettrait pas pour autant l'accès aux produits de consommation. De ce point de vue, les échanges liés à l'extractivisme, bien que très inégaux, relèvent beaucoup plus de la logique du troc que de celle du marché.

En réalité, de nombreux acteurs apparaissent en position intermédiaire, chacun d'entre eux pouvant être à la fois client et patron. Ces intermédiaires et leurs employés (matelots, contremaîtres) constituent de multiples réseaux qui imprègnent tout le tissu social. Dans certains lieux reculés comme le Rio Negro, l'essentiel de la population est ainsi concerné par l'extractivisme.

Les valeurs complémentaires de l'agriculture et de l'extractivisme

Valeurs économiques

L'extractivisme est généralement perçu comme une activité qui ne procure que des revenus monétaires dérisoires aux collecteurs. Des estimations de ces revenus, réalisées en différents lieux et pour divers produits, et leur comparaison avec les revenus agricoles estimés, ou encore avec le salaire minimum localement pratiqué, permettent de nuancer ce jugement (Lescure *et al.*, 1994). Ainsi les habitants du Rio Jaú tirent annuellement des produits de la forêt, une somme équivalente à 1850 FF (Sizer, 1996, chapitre 80 du présent ouvrage), alors que les collecteurs de fruits d'açaí (*Euterpe precatoria* Mart.) peuvent gagner l'équivalent de 1350 FF pour un peu plus d'un mois de travail (Bressolette et Rasse, 1992) et un collecteur de fibre de piaçava (*Leopoldinia piassaba* Wall.) pourra réaliser un gain équivalant à 2500 FF pour le même temps de travail (Lescure *et al.*, 1992). Dans tous ces cas, les rémunérations journalières que procurent ces activités oscillent entre 30 et 40 FF et doivent être comparées à celles de la production de la farine de manioc qui n'excèdent pas 12 FF. Du point de vue de la valeur tirée de diverses activités pratiquées en Amazonie et rapportées à l'hectare exploité, Chauvel et Lourd (1991) rappellent que l'exploitation forestière, la culture du palmier à huile et l'élevage extensif rapportent respectivement l'équivalent de 20 000, 10 000 et 1 000 FF par hectare exploité, la première de ces activités n'étant pas renouvelable d'une année sur l'autre. La culture du manioc et la production de farine rapportent entre 2750 et 4000 FF par hectare et par an (Bressolette et Rasse, 1992), la récolte des fruits d'açaí 1350 FF et celle de fibres de piassaba de 500 à 1275 FF, selon la densité des plantes (Lescure *et al.*, 1992).

Valeur socioculturelle

L'agriculture représente une valeur sociale extrêmement marquée car elle est synonyme d'autonomie, de sédentarisation et donc d'accès à la scolarisation des enfants. Cultiver signifie aussi, plus concrètement, assurer sa subsistance et jouer la carte de l'autonomie alimentaire en produisant l'indispensable farine de manioc. Mais l'agriculture repose sur des contraintes et génère des risques qui la rendent vulnérable. Nombreux sont les cas où la mauvaise santé d'un père de famille, ou son éloignement momentané, interdisent d'ouvrir un abattis, condamnant la famille à acheter sa farine de manioc pendant plusieurs mois. Les risques écologiques de destruction des récoltes sont aussi loin d'être négligeables. Le recours à l'extractivisme représente donc, de ce point de vue, une alternative intéressante, la ressource restant toujours disponible et accessible. Son caractère sécurisant qui tranche avec le risque agricole, en fait une activité complémentaire et souvent recherchée, même si les revenus qu'elle engendre sont minimes.

Sur le plan culturel l'extractivisme occupe une position ambiguë. S'il est perçu comme une activité dévalorisante, signe d'une dépendance du collecteur vis-à-vis du patron, il est culturellement hautement valorisé car il reflète le rapport traditionnel au monde de la forêt et démontre l'habileté du collecteur à en déjouer les pièges et à en braver les dangers quotidiens: le *caboclo* devient vite intarissable lorsqu'il s'agit de conter ses aventures en forêt.

Valeur alimentaire

L'activité extractiviste a aussi des retombées intéressantes sur l'alimentation car, en facilitant l'accès à la chasse et à la pêche par les déplacements qu'elle occasionne, elle induit un complément en protéines non négligeable. C'est ainsi que, selon les observations de Sizer (chapitre 80 du présent ouvrage), le produit de la chasse par homme et par an s'élève, sur le Rio Jaú, à quelques 800 kg, sans compter l'apport des œufs de tortue; nos observations (non publiées) montrent que dans un *piçaval* (forêt dominée par le palmier *Leopoldinia piassaba*), un groupe de huit collecteurs chasse en un mois 270 kg de gibier. Si les informations sur la relation chasse/extractivisme sont encore peu nombreuses, l'intérêt qu'y portent les collecteurs témoigne de son importance.

L'extractivisme: un élément des stratégies familiales

Pour les populations cabocles, agriculture et extractivisme constituent encore de nos jours les deux grands pôles des systèmes de production car ils permettent d'accéder à l'échange grâce à la farine de manioc produite ou aux pro-

duits récoltés. Les familles organisent leur production en fonction de nombreux paramètres souvent imbriqués : cours des produits, accès à la terre, besoins de scolarisation des enfants, relations avec le patron, désir d'indépendance, état de santé physique etc. Pour le cabocle amazonien, le choix de la meilleure stratégie à adopter se posera chaque année au moment de l'ouverture des abattis.

Les habitants de l'Amazonie recherchent au moins une simple garantie de leur survie si ce n'est une amélioration de leurs conditions d'existence. Mais les opportunités qui s'offrent à eux dans le contexte technologique qui les entoure sont limitées en premier lieu par des facteurs d'ordre socio-économique. Les stratégies observées se rapportent à trois types de comportements. Le premier et le plus extrême consiste à aller tenter sa chance en milieu urbain, ou encore à se convertir en chercheur d'or. Dans les deux cas, les désillusions surviennent rapidement. Le second consiste à se réfugier dans une agriculture d'autosubsistance pour jouer momentanément la carte de l'indépendance alimentaire, en attendant que des opportunités autres que l'extractivisme se présentent, afin de permettre un accès par le troc à des marchandises indispensables comme le café, le sel, le sucre etc. Le troisième consiste à s'insérer dans des conditions acceptables à l'économie de marché. Ce comportement, le plus souhaité, n'est pas le plus fréquent tant sont nombreux les obstacles rencontrés.

L'extractivisme : atouts et limites à sa valorisation

Des retombées économiques locales importantes

Les études macro-économiques (Homma, 1992 ; C. Aubertin, com. pers.) démontrent la fragilité de l'extractivisme face aux marchés internationaux et à la concurrence des produits plantés ou des substituts industriels. Il n'en reste pas moins que cette activité complète de manière appréciable la rente des populations rurales amazoniennes. Bien que souvent dépréciée dans le discours des collecteurs, elle conserve cependant une valeur sécurisante car elle constitue fréquemment le seul véritable marché local.

Une activité compatible avec le maintien de la diversité biologique

Cette activité permet indéniablement le maintien de l'écosystème forestier tropical humide. L'argument selon lequel l'extractivisme conduirait à une raréfaction des ressources ne semble pas défendable pour la grande majorité des produits exploités. Parmi ceux-ci, les études conduites par notre groupe permettent d'affirmer que seule l'exploitation du bois de rose, dont on tire une huile essentielle prisée par les parfumeurs, conduit à la destruction de l'espèce. Pour les autres produits, l'activité est largement conservatrice et

même dans certains cas conduit à l'amélioration et l'enrichissement des peuplements : cela apparaît clairement dans le cas des peuplements de noyers du Brésil. Cependant, le coût énergétique de la collecte serait fortement diminué par une meilleure accessibilité aux ressources que pourrait garantir la mise en place de systèmes agroforestiers semblables à ceux des agro-forêts indonésiennes (De Foresta et Michon, 1996, chapitre 68 du présent ouvrage).

Une grande diversité des situations

La variabilité de l'activité extractiviste, tant dans les ressources exploitées que dans ses aspects socio-économiques, est l'un de ses aspects les plus marquants ; elle procède de divers facteurs dans des registres très différents mais toujours liés aux conditions locales : données culturelles et historiques, écologie et accès aux ressources, pression anthropique et dégradation des milieux, situations foncières, économiques et politiques. Cette variabilité rend caduque toute tentative de prédiction généralisante sur l'avenir de l'extractivisme ou de mise en place de plans d'amélioration des systèmes de production sans une réflexion sur le contexte local. Dans chaque cas, des problèmes particuliers mais aussi des atouts spécifiques peuvent suggérer des solutions appropriées.

Une référence culturelle

L'extractivisme est une activité à forte valeur culturelle qui répond aux références écologiques du *caboclo*. Le *caboclo*, en effet, perçoit la forêt comme un milieu dont les richesses doivent être exploitées alors que le colon n'y voit qu'un obstacle au développement. Les aptitudes et l'engouement pour ce type de travail sont cependant freinés par une organisation socio-économique coercitive et dévalorisante. La relance de cette activité ne sera acceptable qu'à la condition de modifier les relations d'échange entre les différents acteurs.

Une complémentarité avec l'agriculture

Les deux activités ne sont pas en concurrence en terme d'utilisation des terres ; elles représentent des lieux de stratégies alimentaires qui donnent plus de souplesse au système de subsistance (accès à l'échange, accès à la chasse, pêche et cueillette). Penser le développement de l'extractivisme n'a de sens que dans le cadre de sa complémentarité avec l'agriculture et suppose de s'intéresser aussi à l'amélioration des systèmes agricoles.

Les conditions d'une optimisation

Défendre l'extractivisme comme mode de valorisation de la forêt, sous-entend, dans les conditions actuelles de régénération des espèces et de savoir-faire des collecteurs, d'opter pour une occupation diffuse de la forêt. Si l'objectif visé est de freiner l'exode rural et donc de maintenir les popula-

tions en place en leur donnant accès à de meilleures conditions matérielles d'existence, l'optimisation des activités complémentaires que sont l'extractivisme et l'agriculture vivrière doit être considérée comme les premiers pas vers un développement durable. Cette optimisation pourrait éventuellement s'appuyer sur des développements agro-forestiers. Cette option ne peut s'appuyer ni sur les structures actuelles ni sur les seuls mécanismes du marché qui, laissés à eux-mêmes, engendreraient rapidement des coûts sociaux, économiques et écologiques élevés. L'évolution d'au moins trois aspects du système semble nécessaire.

Le premier, la cohésion sociale, nous semble décisif. Dans un environnement où la présence de l'État s'évalue en nombre de T-shirt distribués à l'effigie de ses représentants régionaux ou nationaux, seules des communautés structurées peuvent trouver en elles-mêmes leurs propres ressources pour se développer. Rappelons ici les comparaisons faites par F. Grenand (1996) dans le chapitre 43 du présent ouvrage et l'exemple du Rio Cuieras qui démontre clairement la corrélation entre perte de productivité et dégradation du tissu social.

En second lieu, les aspects fonciers et de garantie d'accès à la terre cultivable et aux ressources naturelles sont à prendre en considération systématiquement. La réserve extractiviste peut, dans des situations particulières, être une solution appropriée.

Le troisième aspect concerne l'amélioration des systèmes de production. Cet objectif doit passer par la recherche de solutions aisément appropriables par les populations locales et partir des savoir-faire et des traditions culturelles.

Les solutions techniques que la communauté scientifique nationale et internationale est à même de proposer sont nombreuses et il n'est pas nécessaire de les rappeler ici, sinon pour souligner que certaines l'ont été depuis près d'un siècle comme en témoigne la littérature existante. La véritable difficulté est donc bien de rendre opérationnelles ces propositions qui se heurtent parfois à des données culturelles et systématiquement à l'inertie des pouvoirs publics. Il est pourtant clair que la concertation de tous les acteurs sociaux est indispensable pour mener à bien une action de développement.

Remerciements

Les travaux du groupe de travail ORSTOM/INPA ont été soutenus par l'UNESCO, le Programme SOFT du Ministère français de l'Environnement et le Programme STD III de la Commission des Communautés Européennes. Qu'ils en soient ici remerciés.

Références

- Castro, A. De (1996). L'açaí (*Euterpe precatoria*), palmier alimentaire de la forêt amazonienne. *Chapitre 78 du présent ouvrage*, pp. 1225–1230
- Bressolette, V. et Rasse, E. (1992). Devenir de l'extractivisme dans trois communautés: Limão, Açutuba, São Jose, à Iranduba, zone proche de Manaus. De la dépendance du patron à la dépendance du foncier. Rapport de stage (Montpellier: CNEARC)
- Chauvel, A. et Lourd, M. (1991). Développement et conservation de l'environnement en Amazonie brésilienne. *Numéro spécial International France-Brésil, ENA mensuel*, septembre-octobre 1991
- Dean, W. (1987). *Brazil and the struggle for rubber: a study in environmental history*. (Cambridge: Cambridge Univ. Press)
- De Foresta, H. et Michon, G. (1996). Établissement et gestion des agroforêts paysannes en Indonésie: quelques enseignements pour l'Afrique forestière. *Chapitre 68 du présent ouvrage*, pp. 1081–1101
- Empeiraire, L. et Pinton, F. (1996). Extractivisme et agriculture dans la région du Moyen Rio Negro (Amazonie Brésilienne). *Chapitre 79 du présent ouvrage*, pp. 1231–1238
- FUNTAC, (1990). *The Acre project. An ITTO action to promote sustainable management of forests and development in the Amazon* (Rio Branco, Acre: FUNTAC)
- Grenand, F. (1996). Le manioc amer dans les basses terres d'Amérique tropicale: du mythe à la commercialisation. *Chapitre 43 du présent ouvrage*, pp. 699–716
- Guillaumet, J.L., Grenand, P., Barhi, S., Grenand, F., Lourd, M., Dos Santos, A.A. et Gely, A. (1990). Les jardins-vergers familiaux d'Amazonie Centrale. Un exemple d'utilisation de l'espace. *Turrialba*, 40, 63–81
- Homma, A.K.O. (1992). The dynamics of extraction in Amazonia: a historical perspective. *Advances in Economic Botany*, 9, 23–31
- Lescure, J.-P. et Castro, A. de (1990). L'extractivisme en Amazonie centrale. Aperçu des aspects économiques et botaniques. *Bois et Forêts des Tropiques*, 231, 35–51
- Lescure, J.-P., Empeiraire, L. et Franciscon, C. (1992). *Leopoldinia piassaba* Wallace (Arecaceae): a few biological and economic data from the Rio Negro region (Brazil). *Forest Ecology and Management*, 55, 83–86
- Lescure, J.-P., Pinton, F. et Empeiraire, L. (1994). People and forest products in central Amazonia: the multidisciplinary approach of extractivism. *MAB Digest*, 18, 58–88
- Pereira, H. dos S. et Lescure, J.-P. (1996). Extractivisme et agriculture: le choix d'une population riveraine du Rio Solimões. *Chapitre 77 du présent ouvrage*, pp. 1219–1224
- Santos, R. (1980). *Historia econômica da Amazonia*. Estudos brasileiros, 3 (Sao Paulo: Biblioteca básica de Ciências Sociais)
- Schwartzman, S. (1989). Extractive reserves: The rubber-tappers strategy for sustainable use of Amazon rain forest. In Browder, J. (ed.) *Fragile lands of latin America; strategies for sustainable development* (Boulder, Colorado: Westview Press)
- Sizer, N.C. (1996). Aspects socio-économiques de l'extractivisme en Amazonie, dans le Parc National de Jaú. *Chapitre 80 du présent ouvrage*, pp. 1239–1248